

## Éric Chevillard

L'auteur et moi - Les éditions de Minuit - 2012

### *Extraits*

(...) la réserve de l'auteur, ce flegme qu'on lui reconnaît, pour être aisément observables, n'en sont pas moins affectés et bien peu naturels en vérité. Il s'agit dans son cas d'une stratégie de dissimulation inspirée par l'espèce de phobie sociale qui complique depuis l'enfance ses relations avec autrui. Il feint donc le détachement en rongant son frein. Ses poings se serrent dans ses poches et ses pieds en forment souvent deux autres dans ses chaussures. Ses dents sont usées par la bruxomanie. Il souffre d'une gastrite chronique de niveau 4 qui pourrait dégénérer en ulcère.

(...) C'est aussi la raison de cet écran de politesses que l'auteur déroule entre lui et les autres Il y met même une certaine onctuosité qui évite le frottement. Le savoir-vivre est-il autre chose qu'un savoir-éviter ? Obéissant à un code impersonnel, l'individu abolit ses caractéristiques les plus saillantes. Il devient n'importe qui. C'est en somme comme s'il n'était pas là - et tel est le désir le plus constant de l'auteur : être ailleurs, loin d'ici. Que faire de l'hyper-présence de ces rustres qui jamais ne s'effacent ne ne rentrent seulement un peu le ventre ? La politesse est un jeu de cape et de passes qui permet d'esquiver le taureau, lequel est plus souvent un voisin volubile qu'un fauve noir au pelage fumant.

(...) Les enfants éveillés et lucides - même quand les conditions qui leur sont faites paraissent les plus enviables - font d'autant plus vite l'expérience de l'humiliation qu'ils se trouvent précisément humiliés par l'état d'enfance. L'enfant est petit et faible, sa parole est sans effet. Son immaturité même, il l'éprouve comme un défaut de puissance, un inaccomplissement douloureux. Certains enfants, du moins, et l'auteur fut de ceux-là. L'oncle qui lui tapotait la tête en cherchant son prénom - et finissait par l'appeler *chef* ou *bonhomme* - l'humiliait à son insu, se croyant plutôt paternel et bienveillant. La pomme trop haut perchée l'humiliait. Sa maladresse, son ignorance toujours si flagrantes l'humiliaient. Même ses constants progrès, au lieu de l'exalter, humiliaient celui qu'il était encore la veille, le rendaient honteux des dessins du matin. C'était une bien triste disposition qui peut-être, pourtant, il y reviendra, n'est pas étrangère à la naissance de sa vocation d'écrivain. Il se sentait, enfant, comme s'il eût été un adulte rabaissé, réduit, presque anéanti. On le bafouait et il donnait sans cesse, par ses approximations, son inculture, son impéritie, son incompetence en tout domaine, de bonnes raisons de l'être. Il s'en voulait de tendre ainsi le bâton pour se faire battre - écraser, aplatis.

Il prendrait sa revanche. Il se vengerait. On lui rendrait justice. S'ensuivaient de fastidieuses pages de poésie où paradoxalement se montrait surtout ce qui lui restait de candeur, où jouait en somme son enfance percluse et rechignée, même si son manque évident de moyens décuplait sa rage.

(...) L'auteur a un peu tendance - il prétend que c'est son métier - à théoriser ses allergies. Ce faisant, il ambitionne naïvement de se retirer du jeu, de prendre ses distances et d'occuper une position de sur-plomb, afin de ne plus souffrir, mais au risque de passer pour un prétentieux juché dans les hauteurs comme un dieu arrogant, à peine concerné par les affaires humaines, et secouant la tête comme devant un spectacle navrant quand d'aventure il porte sur elles son attention ordinairement sollicitée par de plus passionnantes spéculations : créer une nouvelle étoile, concevoir un corps incombustible, réfléchir aux conséquences de l'expansion de l'Univers et décider s'il faut à mesure accroître l'amplitude du saut de puce.

(...) Le timidité, comme forme sournoise, socialement acceptable, de repli non dénué d'arrogance, cela se pourrait : je m'abrite derrière l'écran rouge de mon sang, comme un suicidé, personne ne viendra me chercher si loin. L'enfant timide n'est pas si démuni qu'on le croit. Il apprend à se connaître avant de se mêler aux autres. Tout de suite, on voudrait l'assimiler au groupe, le mélanger à la bande - il se rétracte, il jouit à plein du temps qui est le sien et n'endosse pas immédiatement le rôle qui lui est assigné en vertu de son âge, petit être socialisé entièrement soumis aux interactions, rôle que l'on souhaiterait lui voir tenir et ne plus lâcher. Quelque chose en lui résiste, refuse de fondre, de se fondre, et puisqu'il ne saurait se retirer du jeu avec fracas comme un vieux mâle, signer sa démission et claquer la porte de ce monde, puisque pour cela il manque de force, d'aplomb, et qu'il n'a d'ailleurs rien à rompre, n'étant encore engagé nulle part, lié par rien, il met au point spontanément ce stratagème : il sera timide, trop occupé à se ronger les ongles pour échanger les poignées de mains qui vous attachent définitivement aux autres. Ce petit bonhomme fuyant et rechigné, duquel on ne tirera pas trois mots, dont le malaise nous afflige et décourage bientôt toutes les tentatives d'approche et d'apprivoisement, est en réalité plein de morgue et d'une supériorité qu'il a la sagesse de ne jamais mettre à l'épreuve de la réalité. Sa solitude est un royaume. Il y règne sans partage, et pour cause. Il n'a qu'à rougir un peu pour tenir autrui à distance - son sang est de l'huile bouillante, du plomb fondu, de la poix, toute sa tête un boulet rouge. Puis il faudra bien quitter un jour ce paradis cramoisi de l'amour enfantin de soi. Autre histoire. Pas simple. Des habitudes sont prises ; celle d'écrire pourrait en être une.